

Le travail paysan dans les montagnes du Chablais vaudois

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **22 (2006)**

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-520314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE TRAVAIL PAYSAN DANS LES MONTAGNES DU CHABLAIS VAUDOIS

PIERRE JEANNERET

L IÉE PENDANT DES MILLÉNAIRES au dur labeur des esclaves des champs, serfs, manants taillables et corvéables à merci et autres « bouseux », la notion de travail est plutôt associée, depuis la révolution industrielle, à la classe ouvrière exploitée (« Travailleurs de tous les pays... », Parti suisse du Travail, etc.). On notera par exemple la place relativement restreinte qu'occupe la paysannerie dans l'œuvre de Zola (*La Terre*). Malgré quelques photos pathétiques datant des années de la grande Crise et illustrant l'expulsion de leur domaine de familles de paysans surendettés (*The Grapes of Wrath* en Suisse!), la société paysanne reste souvent perçue comme privilégiée, à l'abri d'un protectionnisme étroit et de généreuses subventions fédérales. C'est le cliché, si présent dans l'imaginaire collectif, du gros paysan conduisant sa Mercedes, quand il ne chevauche pas son tracteur dernier cri. Si bien que la pénibilité du travail paysan évoque plutôt, dans notre esprit, des images « exotiques » : fellah du Nil, repiqueurs de riz dans le delta du Fleuve Rouge, petits planteurs des hauts plateaux andins, ou pis encore paysans-éleveurs misérables du Sahel desséché au bétail étique... Mais revenons en Suisse. Il est vrai que la petite paysannerie de montagne échappe aux préjugés énoncés plus haut : ses conditions de vie et de travail difficiles expliquent le succès des collectes lancées par une organisation comme l'Aide aux Montagnards. Vu les menaces pesant sur le futur des agriculteurs en Suisse dans leur ensemble, et la montée d'une opposition diffuse à la « mondialisation », ils bénéficient aujourd'hui d'un regain de sympathie. Ces quelques propos en guise de préambule.

Je ne suis pas un spécialiste du travail paysan. J'ai découvert celui-ci à la faveur d'un modeste ouvrage circonstanciel sur La Verneyre, chalet d'alpage sis à 1430 m d'altitude sur la route du Col de la Croix et récemment transformé en buvette¹.

¹ *La Verneyre. Un chalet d'alpage dans les Montagnes d'Ollon*, © P. Jeanneret, Criblette 10, 1091 Grandvaux, 2006, 46 p. dont 5 p. de photographies en couleurs. À commander chez l'auteur (Courriel : jeanneret.p@bluewin.ch), fr. 10.- + port.

Quand bien même cette étude recouvre des aspects géographiques, historiques, économiques ou encore «ethnographiques», le travail y apparaît comme un concept central. Outre la littérature secondaire, les documents cadastraux et plans déposés aux Archives cantonales vaudoises, elle est largement fondée sur les méthodes de l'histoire orale, qui se sont révélées ici fructueuses. Doigté et humilité sont nécessaires pour vaincre la méfiance instinctive des milieux paysans envers l'universitaire et «l'intello de la ville», quand ce n'est pas l'«écologiste» considéré, à tort ou à raison, comme témoignant d'une méconnaissance crasse des véritables problèmes de l'agriculture. J'ai été frappé aussi par la réticence initiale et la difficulté de mes interlocuteurs à dire les gestes du travail, tant ceux-ci leur paraissent évidents, naturels («On a toujours fait comme ça»), voire banals et sans intérêt. Vu les transformations rapides de ces dernières décennies dans les méthodes de travail (mécanisation, électrification, etc.), dans le mode de vie et le parler même des populations alpines (ainsi la disparition rapide des termes patoisants), ce travail de mémoire, tel qu'entrepris par exemple par l'Association du Musée des Ormonts, se révèle urgent. Mais il convient en même temps de se prémunir contre une vision idéalisée – le «syndrome Ballenberg» – de la vie et du labeur paysans. Celle-ci véhicule depuis le XIX^e siècle une idéologie réactionnaire du retour à la terre, perçue comme rédemptrice par la pureté de ses mœurs agrestes. Pour la région qui nous occupe, il faut lire les écrits du «doyen Bridel» tout empreints, à côté de notations géographiques et ethnologiques pertinentes, de romantisme, de rousseauisme et de bucolisme virgilien²!

Du fait de l'extrême compartimentage du territoire helvétique engendrant une multiplicité de situations locales, on se méfiera des généralisations, souvent synonymes de simplifications. Par exemple, le travail à domicile comme appoint au revenu paysan ne s'est jamais implanté dans les Montagnes du Chablais vaudois. Ou encore le fait que l'exploitation des alpages y reste familiale, non collective comme c'est le cas ailleurs. Je me bornerai donc à quelques remarques valables pour cette région allant d'Aigle à Bex.

Laissons de côté une agriculture de montagne (céréales, pommes de terre, chenevières de Chesières) qui a disparu: une évolution qui va de pair avec la spécialisation herbagère et fromagère que l'on constate, elle, depuis le Moyen Âge dans toute la Suisse. La caractéristique essentielle de l'économie rurale pendant des siècles, dans ces Communes unissant plaine et montagne entre les altitudes de 400 m à 2000 m environ, est la pratique d'une économie plurielle,

² Philippe-Sirice Bridel (1757-1845), doyen des pasteurs à Lausanne – d'où ce titre accolé à son nom – a publié ses Lettres dans *Le Conservateur suisse*.

altitudes de 400 m à 2000 m environ, est la pratique d'une économie plurielle, longtemps semi-autarcique, associant grandes cultures dans la vallée du Rhône (terrain alluvial marécageux devenu plaine fertile grâce au travail des hommes), viticulture sur les coteaux, et élevage basé sur le «remuage». Celui-ci commence en mai par la montée à l'alpage, dénuée dans la réalité de la poésie naïve qui s'exprime dans les *poyas*: travail plutôt que fête, où il faut veiller à ne rien oublier, à aiguillonner ou contenir le bétail. La vie dans les étivages successifs (à 1100-1200 m, 1400 m environ, puis dans les «grandes montagnes» à 1600-1800 m) va durer jusqu'à la descente, s'effectuant elle aussi par étapes jusqu'en plaine à l'automne.

Ce mode d'exploitation a conditionné l'architecture très caractéristique des chalets d'alpage ou «mazots» que le promeneur rencontrera partout en cheminant dans la région, et reconnaissables à leur poutre verticale, la *dagne*³. Une construction en bois d'épicéa, simple et fonctionnelle, adaptée au travail des hommes. L'étable – l'«écurie» pour les Vaudois – dépourvue de fenêtre (sinon ouverte postérieurement) y est toujours au sud: le bien-être du bétail, condition de la survie économique, l'emporte sur celui des hommes. Le XVIII^e siècle a vu se multiplier ces constructions, à une époque de relative prospérité, sous la férule paternaliste de LL.EE. de Berne. Au contraire des grands et prestigieux chalets d'habitat permanent du Pays d'Enhaut, avec leurs nombreuses fenêtres et leurs versets bibliques, ces étivages – sans doute réalisés par des constructeurs anonymes – ne sont qu'un outil de travail et un cadre de vie provisoire. La chambre à lait et la cuisine sommaire avec son foyer attestent la fabrication, longtemps omniprésente dans les alpages, de fromages artisanaux de taille moyenne, ressemblant au Bagnes du Valais. Cette production a aujourd'hui quasiment disparu. Absence de chauffage, éclairage sommaire, paillasse (puis sommier) dans la grange, solitude et donc sociabilité des vachers réduite à sa plus simple expression, longues journées de travail (de 5h. à 20h. environ⁴): une vie rude et monotone qui n'a pas changé pendant des siècles. Je détaille dans *La Verneyre* les divers travaux liés à la traite, aux nettoyages, à l'entretien des pâturages, aux soins du bétail, etc. Il n'y a pas lieu de les énumérer ici.

La construction des chalets, mais surtout l'exploitation intense des salines de Bex par Berne depuis 1685 – avec leurs énormes besoins en bois pour étançonner

³ Voir le travail exemplaire et richement illustré de Denyse Raymond, *Les maisons rurales du canton de Vaud, t. 2, Préalpes, Chablais, Lavaux*, Société suisse des traditions paysannes, Bâle, 2002.

⁴ D'où un ressentiment parfois perceptible envers les ouvriers et employés jouissant d'horaires fixes (et de vacances): «On aime tant les 35 heures qu'on les fait deux fois par semaine» proclame l'autocollant d'une organisation paysanne!

les galeries de mine, pour faire évaporer l'eau ou obtenir le sel par le procédé de la « graduation » (ruissellement à travers des fagots) – ont stimulé une économie parallèle : le bûcheronnage dans les grandes forêts d'Ollon (2883 ha sur 5751 ha que compte aujourd'hui le territoire communal), de Gryon ou de Bex. Celui-ci est aujourd'hui peu viable économiquement du fait de la concurrence des bois étrangers, notamment autrichiens. Mais il a fourni longtemps un travail d'appoint, rapportant de l'argent liquide aux paysans, pendant les mois d'hiver.

Il en va de même de l'essor touristique, qui a profondément bouleversé l'économie et le caractère même de la région. La construction de la route carrossable Ollon-Villars (1867), mais surtout celle du chemin de fer BVB (1898-1901), ont permis le développement aux XIX^e et XX^e siècles du tourisme alpin, avec l'apparition des grands hôtels, des instituts puis des résidences secondaires, ainsi que des équipements sportifs (golf, piscine, patinoire...) et des remontées mécaniques pour skieurs à Bretaye. Le développement du tourisme a conduit au déclin irréversible de la séculaire économie agro-pastorale dans les hauts de la commune d'Ollon, alors que le secteur agricole reste important dans la plaine du Rhône. Non seulement il a fourni des travaux d'appoint à la paysannerie (notamment dans l'hôtellerie, aux télésièges et téléskis) mais encore il a multiplié les possibilités d'emploi – et donc la survie démographique des villages d'altitude – dans la construction, l'enseignement (collèges privés), les activités hôtelières et commerciales. L'ouverture en 1971 de la route du Col de la Croix, remplaçant un chemin muletier de peu d'importance économique, est symptomatique de cette mutation : construction touristique s'il en est, quand bien même on alléguait, pour obtenir la votation de subsides par le Grand Conseil vaudois, des arguments agricoles.

Le chalet de La Verneyre a perdu sa fonction première d'étivage, car il fait partie d'une exploitation agricole ayant abandonné successivement la production laitière, puis l'élevage d'engraissement, pour se vouer entièrement à la grande culture de plaine. Cette évolution a été déterminée à la fois par des contingences économiques extérieures et par la volonté propre des exploitants (l'agriculture requérant une présence et un investissement personnel moins contraignants que l'élevage). Exemple architectural ouvert au public, témoin d'un mode de production séculaire, ce chalet devenu buvette de montagne illustre aussi la reconversion professionnelle de ses propriétaires, liée à un tourisme *soft*, respectueux de l'environnement et répondant à un intérêt renouvelé du milieu urbain pour l'habitat, les savoir-faire (fabrication du fromage, travail du tavillonneur, etc.) et le mode de vie alpestres. C'est en cela que La Verneyre justifiait une étude micro-historique.

Témoignage de Louis et Isabelle Pittet (agriculteurs à Ollon et propriétaires de La Verneyre)

Comment voyez-vous votre travail de paysans ? Quelles satisfactions, quels soucis engendre-t-il ? Quelles différences avec celui d'un ouvrier ou d'un employé ? En quoi a-t-il changé ces dernières décennies ?

«L'appréciation du travail est influencée par la fonctionnalité des bâtiments et l'accessibilité des lieux. C'est plus facile et encourageant de "remuer" vers un chalet rationnel et confortable que dans de petits chalets très sommairement équipés.

Un bon moment à vivre quotidiennement était de faire le contrôle des troupeaux et autres états des lieux (bassins pleins, clôture en ordre, bonne santé de chaque bête), en profitant de ramasser quelques champignons en passant et d'observer la nature...

Quant aux contraintes comparativement à d'autres métiers, elles viennent de l'environnement, de la météo, des horaires, des saisons, vêlages, maladies, etc. Elles sont donc un peu considérées comme une fatalité, et mieux acceptées que les ordres venus d'un patron ! On pense à ces nuits où on se lève deux à trois fois (même si le travail de nuit est très réglementé...) pour surveiller cette vache qui va vêler, et qui finalement mettra bas à midi. Quelle joie lorsque c'est une jolie femelle destinée à l'élevage; et tant pis lorsque le veau est mort parce que le vêlage était trop difficile.

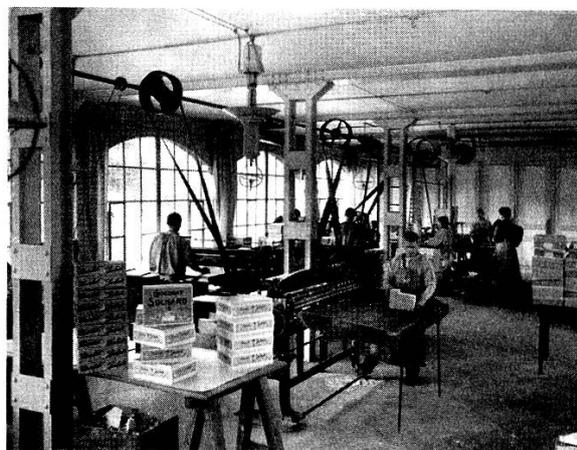
La pénibilité du travail et les longs horaires sont plus facilement supportés lorsque le revenu économique qu'ils engendrent est estimé «correct». Nous pensons à ces soirées d'été interminables où on déchargeait des chars de foin dans la grange, tout en haut sur les toits encore brûlants des rayons du soleil à peine disparu, jusqu'à 11 heures-minuit...

Le revenu agricole des années 80 correspondait relativement au travail fourni. La dégradation des années 90 a provoqué l'abandon de nombreux agriculteurs et la restructuration d'autant de domaines agricoles, malgré les aides financières accordées contre des exigences draconiennes et peu justifiées, aides qui restent finalement économiquement insuffisantes.

Le travail à La Verneyre est devenu bien plus facile depuis qu'il y a une route goudronnée. Avant, il fallait une Jeep ou un cheval avec un tombereau. Un élément intéressant dans l'évolution du travail est le téléphone portable. Avant 1990, il fallait descendre à la laiterie de Villars pour téléphoner (panne, vétérinaire, inséminateur, accident...) Aujourd'hui, on sort le Natel de sa poche... »



*Photo 3. Atelier de cartonnage,
De Jongh Frères, vers 1890 (ST 2662.104)*



*Photo 4. Atelier de cartonnage,
Ph. & E. Link, vers 1910 (ST 2952.33)*